

**VOLTAIRE**  
**TRADUCTION DE TROIS ACTES DE**  
**JULES CÉSAR DE SHAKESPEARE**

Ayant entendu souvent comparer Corneille et Shakespeare, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance: j'ai choisi les premiers actes de la *Mort de César*, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style, et le jugement de Shakespeare, avec les pensées, le style et le jugement de Corneille. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de Shakespeare; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers; ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poète en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais, pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poète a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés, sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de Shakespeare, mais aucune traduction: on a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du Maure de Venise, Iago, au commencement de la pièce, vient avertir le sénateur Brabantio que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi Iago à la française:

*Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, et que le Maure est actuellement possesseur des charmes de votre fille.*

Mais voici comme Iago s'exprime dans l'original anglais:

*Tête et sang, monsieur, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu, si le diable vous le commandait: parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de ruffians. Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie, vous aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de course pour cousins-germains, et des chevaux de manège pour beaux-frères.*

LE SÉNATEUR.

*Qui es-tu, misérable profane?*

IAGO.

*Je suis, monsieur, un homme qui vient vous dire que le Maure et votre fille font maintenant la bête à deux dos.*

LE SÉNATEUR.

*Tu es un coquin, etc.*

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître Shakespeare, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le Jules César français qui se trouvent dans le César anglais. La traduction qu'on donne ici de ce César est la plus fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poète ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original, quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter; cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

JULES CESAR  
TRAGÉDIE  
PERSONNAGES

JULES CÉSAR.  
ANTOINE et  
LÉPIDE, qui devinrent triumvirs avec Octave César, après la mort de Jules César.  
CICÉRON, sénateur.  
PUBLIUS, sénateur.  
POPILIUS, sénateur.  
BRUTUS, conjuré.  
TRÉBONIUS, conjuré.  
CASSIUS, conjuré.  
CASCA, conjuré.  
LIGARIUS, conjuré.  
DÉCIUS, conjuré.  
MÉTELLUS, conjuré.  
CIMBER, conjuré.  
CINNA, conjuré.  
FLAVIUS et MARULLUS, tribuns.  
ARTÉMIDORE de Cnide, devin; autre DEVIN.  
UN ASTROLOGUE.  
UN HOMME DU PEUPLE ET UN SAVETIER.  
CALPHURNIA, femme de César.  
PORCIA, femme de Brutus.  
UN DOMESTIQUE DE CÉSAR.  
LUCIUS, l'un des domestiques de Brutus.  
SÉNATEURS, CITOYENS, GARDES, SUITE, etc.

ACTE PREMIER.  
SCÈNE I.

FLAVIUS, MARULLUS, UN HOMME DU PEUPLE, UN SAVETIER.

FLAVIUS.  
Hors d'ici; à la maison; retournez chez vous, fainéants: est-ce aujourd'hui jour de fête? Ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable sans les marques de votre profession? Parle, toi, quel est ton métier?  
L'HOMME DU PEUPLE.  
Eh! mais, monsieur, je suis charpentier.  
MARULLUS.  
Où est ton tablier de cuir? où est ta règle, pourquoi portes-tu ton bel habit?  
(En s'adressant à autre.) Et toi, de quel métier es-tu?  
LE SAVETIER.  
En vérité... pour ce qui regarde les bons ouvriers... je suis... comme qui dirait, un savetier.  
MARULLUS.  
Mais, dis-moi, quel est ton métier? te dis-je; réponds positivement.  
LE SAVETIER.  
Mon métier, monsieur? Mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience.  
Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'âmes.  
MARULLUS.  
Quel métier, faquin, quel métier, te dis-je, vilain salope?  
LE SAVETIER.  
Eh! monsieur! ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu me raccommoder? Que veux-tu dire par là?

LE SAVETIER.

Eh, mais! vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah! tu es donc en effet savetier? L'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alène; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je suis un chirurgien de vieux souliers; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? Pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh! monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous faisons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS.

(Il parle en vers blancs.)

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?  
Quels rois par lui vaincus, enchaînés a son char,  
Apportent des tributs aux souverains du monde?  
Idiots, insensés, cervelles sans raison,  
Coeurs durs, sans souvenir et sans amour de Rome,  
Oubliez-vous Pompée, et toutes ses vertus?  
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,  
Sur les tours, sur les toits, et sur les cheminées,  
Tenant des jours entiers vos enfants dans vos bras,  
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée  
Traînait cent rois vaincus au pied du Capitole!  
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris.  
Les rivages du Tibre et ses eaux s'en émurent.  
Quelle fête, grands dieux! vous assemble aujourd'hui?  
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,  
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!  
Lâches, retirez-vous; retirez-vous, ingrats:  
Implorez à genoux la clémence des dieux;  
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude.

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons, allez, compatriotes;  
Assemblez vos amis, et les pauvres surtout;  
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords  
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.

(Le peuple s'en va.)

Tu les vois, Marullus, à peine repentants;  
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leurs crimes.  
Va vers le Capitole, et moi par ce chemin,  
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous, le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.  
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes:  
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux  
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, habillés comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des Lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses; CALPHURNIA, femme de César; PORCIA, femme de Brutus; DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA, et un ASTROLOGUE.

(Cette scène est moitié en vers et moitié en prose.)

CÉSAR.

Écoutez, Calphurnia.

CASCA.

Paix, messieurs, holà! César parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord!

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord?

CÉSAR.

Quand vous courez, Antoine, il faut toucher ma femme.  
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte  
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez; César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours; acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE, avec une voix grêle.

César!

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit; paix, encore une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix, plus claire que de la musique, qui fredonnait: César. Parle, qui que tu sois, parle; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Quel homme est-ce là?

BRUTUS.

C'est un astrologue qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASCA, à l'astrologue.

L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout à l'heure? Répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller; passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

SCÈNE III.  
BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS.

(En vers.)

Je n'aime point ces jeux; les goûts, l'esprit d'Antoine,  
Ne sont point faits pour moi: courez si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps je ne vois plus en vous  
Cette affabilité, ces marques de tendresse,  
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé: quelques ennuis secrets,  
Des chagrins peu connus, ont changé mon visage;  
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.  
Non, n' imaginez point que Brutus vous néglige:  
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même;  
J'ai l'air indifférent, mais mon coeur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère et triste, où je m'étais mépris,  
M'a souvent avec vous imposé le silence.  
Mais, parle-moi, Brutus; peux-tu voir ton visage?

BRUTUS.

Non, l'oeil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet  
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison: que n'avez-vous, Brutus,  
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,  
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,  
Qui vous montre votre ombre! Apprenez, apprenez  
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées;  
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné:  
Ah si du moins Brutus pouvait avoir des yeux!

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire?  
Et pourquoi prétends-tu que, me voyant moi-même,  
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse?

CASSIUS.

Écoute, cher Brutus, avec attention.  
Tu ne saurais te voir que par réflexion.  
Supposons qu'un miroir puisse avec modestie  
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus;  
Pardonne: tu le sais, je ne suis point flatteur;  
Je ne fatigue point par d'indignes serments  
D'infidèles amis qu'en secret je méprise;  
Je n'embrasse personne afin de le trahir:  
Mon coeur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.  
(On entend des acclamations et le son des trompettes.)

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?  
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.  
Mais pourquoi si longtemps me tenir incertain?  
Que ne t'expliques-tu? Que voulais-tu me dire?  
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?  
Si l'amour de l'État les fait naître en ton sein,  
Parle, ouvre-moi ton coeur, montre-moi sans frémir  
La gloire dans un oeil, et le trépas dans l'autre.  
Je regarde la gloire, et brave le trépas;  
Car le ciel m'est témoin que ce coeur tout romain  
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais; je connais ta vertu,  
Ainsi que je connais ton amitié fidèle.  
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins,  
J'ignore de quel oeil tu regardes la vie;  
Je n'examine point ce que le peuple en pense.  
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas  
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal,  
Nous sommes nés tous deux libres comme César:  
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons  
Supporter la fatigue, et braver les hivers.  
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,  
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords:  
« Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?  
Oseras-tu nager, malgré tout son courroux? »  
Il dit; et dans l'instant, sans ôter mes habits,  
Je plonge, et je lui dis: « César, ose me suivre. »  
Il me suit en effet, et de nos bras nerveux  
Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.  
Bientôt j'entends César qui me crie: « Au secours!  
Au secours! ou j'enfonçe; » et moi, dans le moment.  
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Énée,  
Qui, dérochant Anchise aux flammes dévorantes,  
L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,  
J'arrachai ce César aux vagues en fureur:  
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!  
Il tonne, et Cassius doit se courber à terre  
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!  
Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne  
D'un grand accès de fièvre, et que, dans le frisson,  
Je crois le voir encore, il tremblait comme un homme;  
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis  
S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.  
Ces yeux, dont un regard fait fléchir les mortels,  
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,  
Et cette même voix qui commande à la terre.  
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,  
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,  
Cette voix qui tremblait, disait: « Titinius,  
Titinius, à boire! » Une fille, un enfant,  
N'eût pas été plus faible: et c'est donc ce même homme,  
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains!  
Lui, notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,  
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop séduite  
Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde  
Comme un vaste colosse; et nous, petits humains,  
Rampants entre ses pieds, nous sortons notre tête  
Pour chercher, en tremblant, des tombeaux sans honneur.  
Ah! l'homme est quelquefois le maître de son sort:  
La faute est dans son coeur, et non dans les étoiles;  
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers.  
César! Brutus! eh bien! quel est donc ce César?  
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?  
Écrivez votre nom; sans doute il vaut le sien:  
Prononcez-les; tous deux sont égaux dans la bouche:  
Pesez-les; tous les deux ont un poids bien égal.  
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,  
Les démons évoqués viendront également.  
Je voudrais bien savoir ce que ce César mange  
Pour s'être fait si grand. O siècle! ô jours honteux!  
O Rome! c'en est fait; tes enfants ne sont plus.  
Tu formes des héros; et, depuis le déluge,  
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux;  
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

(Cassius continue, et dit:)

Ah! c'est aujourd'hui que Rome existe en effet; car il n'y a de Rome (de place)  
que pour César.

(Cassius achève son récit par ces vers:)

Ah! dans Rome jadis il était un Brutus,  
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer  
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime:  
Je vois ce que tu veux; j'y pensai plus d'un jour:  
Nous en pourrions parler; mais, dans ces conjonctures,  
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.  
J'ai pesé tes discours; tout mon coeur s'en occupe;  
Nous en reparlerons; je ne t'en dis pas plus.  
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois  
Être un vil paysan, que d'être un sénateur,  
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

#### SCÈNE IV.

CÉSAR rentre avec tous ses courtisans; BRUTUS, CASSIUS.

BRUTUS.

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche:  
Il passe: il te dira, dans son étrange humeur,  
Avec son ton grossier, tout ce qu'il aura vu.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi  
Combien l'oeil de César annonce de colère;  
Vois tous ses courtisans près de lui consternés;  
La pâleur se répand au front de Calpurnie.

Regarde Cicéron, comme il est inquiet,  
Impatient, troublé; tel que, dans nos comices,  
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,  
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR, dans le fond.

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR, regardant Cassius et Brutus, qui sont sur le devant.

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi  
Que ceux dont l'embonpoint marque des moeurs aimables.  
Cassius est trop maigre; il a les yeux trop creux;  
Il pense trop: je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;  
C'est un noble Romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR.

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.  
Cependant si César pouvait craindre un mortel,  
Cassius est celui dont j'aurais défiance:  
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer;  
Il prétend par les faits juger du coeur des hommes;  
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,  
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;  
Il sourit rarement; et dans son dur sourire,  
Il semble se moquer de son propre génie;  
Il paraît insulter au sentiment secret  
Qui malgré lui l'entraîne, et le force à sourire.  
Un esprit de sa trempe est toujours en colère,  
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.  
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.  
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,  
Non pas ce que je crains; je suis toujours moi-même.  
Passe à mon côté droit; je suis sourd d'une oreille:  
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

#### SCÈNE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA, à Brutus.

César sort, et Brutus par la manche me tire;  
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui: je voudrais savoir

Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez: ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderai-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

CASCA.

Oui-dà! eh bien! on lui a offert une couronne, et, cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main. (Il fait ici le geste qu'a fait César.) Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.



BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois: pourquoi ce troisième applaudissement?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi! on lui a offert trois fois la couronne?

CASCA.

Eh! pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et à chaque signe qu'il faisait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne?

CASCA.

Eh! qui donc? Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière; c'était une pure farce: je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc-Antoine lui offrir la couronne; ce n'était pourtant pas une couronne tout à fait, c'était un petit coronet; et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté; mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu le prendre. On le lui a offert encore, il l'a rejeté encore; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé; et, à ce dernier refus, la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé: il s'est évanoui, il est tombé par terre; et, pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie, César s'est évanoui?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché; sa bouche écumait; il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable: il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal; c'est vous et moi qui tombons; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par là; mais je suis sûr que Jules César est tombé; et regardez-moi comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé, selon qu'il lui plaisait ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA.

Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne; il m'a ouvert son manteau, et leur a offert de se couper la gorge... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée: « Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie Vos Seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. » Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier: « Hélas! la bonne âme! » Mais il ne faut pas prendre garde à elles; car; s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne sais; je ne pourrai plus guère vous regarder en face. Ceux qui l'ont entendu se sont regardés en souriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornements, sont réduits au silence. Adieu il y a eu encore bien d'autres sottises; mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(Le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il est devenu brute!

Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor quand il faut accomplir  
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.  
L'apparence est chez lui rude, lente, et grossière;  
C'est la sauce, crois-moi, qu'il met à son esprit,  
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît: ami, séparons-nous;

Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.

Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi:

J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.

Allez en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCÈNE VI.

CASSIUS.

Brutus, ton coeur est bon, mais cependant je vois  
Que ce riche métal peut d'une adroite main  
Recevoir aisément des formes différentes.  
Un grand coeur doit toujours fréquenter ses semblables:  
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.

César me veut du mal, mais il aime Brutus;  
Et si j'étais Brutus, et qu'il fût Cassius,  
Je sens que sur mon coeur il aurait moins d'empire.  
Je prétends, cette nuit, jeter à sa fenêtre  
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;  
Tous lui diront que Rome espère en son courage,  
Et tous obscurément condamneront César;  
Son joug est trop affreux, songeons à le détruire,  
Ou songeons à quitter le jour que je respire.

(Il sort.)

(Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.)

#### SCÈNE VII.

On entend le tonnerre, on voit des éclairs, CASCA entre, l'épée à la main. CICÉRON entre par un autre côté, et rencontre Casca.

CICÉRON.

Bonsoir, mon cher Casca. César est-il chez lui?  
Tu parais sans haleine, et les yeux effarés.

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé quand vous voyez la terre  
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondements?  
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes  
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;  
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,  
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;  
Mais, jusqu'à cette nuit, je n'ai point vu d'orage  
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.  
Ou la guerre civile est dans le firmament,  
Ou le monde impudent met le ciel en colère,  
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICÉRON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,  
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,  
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,  
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:  
Bien plus, (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),  
Un lion a passé tout près du Capitole;  
Ses yeux étincelants se sont tournés sur moi;  
Il s'en va fièrement, sans me faire de mal.  
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,  
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés  
Parcourir, sans brûler, la ville épouvantée.  
Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit  
A dans Rome, en plein jour, poussé ses cris funèbres.  
Croyez-moi, quand le ciel assemble ces prodiges,  
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,  
Et de vouloir sonder les lois de la nature.  
C'est le ciel qui nous parle, et qui nous avertit.

CICÉRON.

Tous ces événements paraissent effroyables;  
Mais, pour les expliquer, chacun suit ses pensées:  
On s'écarte du but en croyant le trouver.  
Casca, César demain vient-il au Capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICÉRON.

Bonsoir donc, cher Casca; les cieus chargés d'orages  
Ne nous permettent pas de demeurer: adieu.

SCÈNE VIII.  
CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca.

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.  
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;  
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieus plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre;  
Pour moi, dans cette nuit, j'ai marché dans les rues;  
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs;  
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?  
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie  
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier! que ce feu du génie,  
Qui luit chez les Romains est éteint dans tes sens!  
Ou tu n'as point d'esprit ou tu n'en uses pas.  
Pourquoi ces yeux hagards et ce visage pâle?  
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieus?  
De ce bruyant courroux veux tu savoir la cause?  
Pourquoi ces feux errants, ces mânes déchaînés,  
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfants qui prédisent?  
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites?  
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir  
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore;  
Et si je te nommais un mortel, un Romain,  
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,  
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;  
Un insolent mortel, dont les rugissements  
Semblent ceux du lion qui marche au Capitole;  
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,  
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,  
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois,  
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges!

CASCA.

C'est César; c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh, quoi donc! les Romains  
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?  
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les moeurs,  
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.  
Les Romains, dans nos jours, ont donc cessé d'être hommes!

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs  
Accordent à César ce titre affreux de roi;  
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,  
En tous lieux, hors de Rome, où déjà César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,  
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.  
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles coeurs,  
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.  
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,  
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,  
Rien ne retient un bras que le courage anime;  
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.  
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux  
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains  
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?  
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;  
Il ne serait pas loup, s'il n'était des moutons.  
Il nous trouva chevreuils, quand il s'est fait lion.  
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.  
Que de paille dans Rome, et que d'ordure, ô ciel!  
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.  
Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?  
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?  
Êtes-vous un esclave? êtes-vous un Romain?  
Si vous servez César, ce fer est ma ressource:  
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca, que ce mot vous suffise:  
Je ne sais point flatter César par des rapports.  
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.  
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,  
Je le devancerai; compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier  
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.  
Ils sont prêts à former une grande entreprise,  
Un terrible complot, dangereux, important.  
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:  
Allons, car à présent, dans cette horrible nuit,  
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.  
Les éléments armés, ensemble confondus,  
Sont, comme mes projets, fiers, sanglants, et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

CASSIUS.  
C'est Cinna; sa démarche: est aisée à connaître:  
C'est un ami.

SCÈNE IX.  
CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.  
Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.  
Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.  
Non, c'est Casca je peux répondre de son zèle;  
C'est un des conjurés.

CINNA.  
J'en rends grâces au ciel.  
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges  
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.  
M'attendiez-vous?

CINNA.  
Sans doute, avec impatience.  
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.  
Il le sera, Cinna. Va porter ce papier  
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;  
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre;  
Mets cet autre papier aux pieds de la statue  
De l'antique Brutus, qui sut punir les rois:  
Tu te rendras après au porche de pompée.  
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.  
Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,  
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler,  
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.  
Allons, Casca; je veux parler avant l'aurore  
Au généreux Brutus: les trois quarts de lui-même  
Sont déjà dans nos mains; nous l'aurons tout entier',  
Et deux mots suffiront pour subjuguier son âme.

CASCA.  
Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome;  
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,  
Quand il nous aidera, passera pour vertu.  
Son crédit dans l'État est la riche alchimie  
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

CASSIUS.  
J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.  
Allons, il est minuit; et devant qu'il soit jour  
Il faudra l'éveiller, et s'assurer de lui.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

BRUTUS, et LUCIUS, l'un de ses domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.

BRUTUS.

Ho! Lucius! holà! j'observe en vain les astres;  
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.  
Lucius! je voudrais dormir comme cet homme.  
Hé! Lucius! debout; éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appellez-vous, milord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau,  
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,  
Et, dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.

(Brutus reste seul.)

Il faut que César meure... oui, Rome enfin l'exige.  
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;  
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.  
Il prétend être roi!... Mais quoi! le diadème  
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?  
Oui, le brillant soleil fait croître les serpents.  
Pensons-y: nous allons l'armer d'un dard funeste,  
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.  
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.  
Mais, quoi! je n'ai point vu que César jusqu'ici  
Ait à ses passions accordé trop d'empire.  
N'importe... on sait assez quelle est l'ambition.  
L'échelle des grandeurs a ses yeux se présente;  
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs;  
Et quand elle est au haut, alors elle se montre;  
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,  
D'un coup d'oeil méprisant sa vanité dédaigne  
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.  
C'est ce que peut César: il le faut prévenir.  
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractère;  
C'est un oeuf de serpent; qui, s'il était couvé,  
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.  
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS rentre.

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet:  
Mais lorsque je cherchais une pierre à fusil,  
J'ai trouvé ce billet, monsieur, sur la fenêtre,  
Cacheté comme il est; et je suis très certain  
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t-en te reposer; il n'est pas jour encore.  
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides?

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur.

BRUTUS

Prends le calendrier,  
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

BRUTUS, décachetant le billet.

Ouvrons; car les éclairs et les exhalaisons  
Font assez de clarté pour que je puisse lire. (Il lit.)  
« Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome;  
Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.  
Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?  
Debout; sers ton pays; parle, frappe, et nous venge. »  
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils;  
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;  
Je pense à Rome assez... Rome, c'est de tes rues  
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.  
Tarquin! c'était un roi... « Parle, frappe, et nous venge. »  
Tu veux donc que je frappe... oui, je te le promets,  
Je frapperai: ma main vengera tes outrages;  
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS rentre.

Nous avons ce matin le quinzième du mois

BRUTUS

C'est fort bien; cours ouvrir quelqu'un frappe a la porte  
(Lucius va ouvrir.)

Depuis que Cassius m'a parlé de César  
Mon coeur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.  
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible  
Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,  
Un rêve épouvantable; un assaut du génie,  
Qui dispute en secret avec cet attentat;  
C'est la guerre civile en notre âme excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère est là qui vous demande.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.

Couverts de leurs chapeaux jusques à leurs oreilles,  
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages,  
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître:  
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.

O conspirations! quoi! dans la nuit tu trembles,  
Dans la nuit favorable aux autres attentats!  
Ah! quand le jour viendra, dans quels antres profonds  
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage?  
Va, ne te montre point; prends le masque imposant  
De l'affabilité, des respects, des caresses.  
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,  
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes  
Pour dérober ta marche aux regards de César.



SCÈNE II.  
CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA,  
MÉTELLUS, TRÉBONIUS, enveloppés dans leurs manteaux.

TRÉBONIUS, en se découvrant.

Nous venons hardiment troubler votre repos.  
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.

(A part, à Cassius.)

Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore.  
Puissez-vous seulement, en vous rendant justice,  
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!  
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bienvenu.

CASSIUS

Celui qui l'accompagne est Décimus Brutus.

BRUTUS.

Très bienvenu de même.

CASSIUS

Et cet autre est Casca.

Celui-là, c'est Cimber, et celui-ci, Cinna.

BRUTUS,

Tous les très bienvenus.... Quels projets importants  
Les mènent dans ces lieux entre vous et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?

(Il lui parle à l'oreille, et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)

DÉCIUS.

L'orient est ici; le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

DÉCIUS.

Pardonnez, monsieur; déjà quelques rayons,  
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:  
Tenez, le soleil est au bout de mon épée;  
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,  
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.  
Vous verrez dans deux mois qu'il s'approche de l'ourse;  
Mais ses traits à présent frappent au Capitole.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons-là les serments. Si la patrie en larmes,  
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs,  
Ne sont pas des motifs assez puissants sur vous,  
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits;  
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie;  
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.  
Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,

Doivent remplir de feu les coeurs froids des poltrons,  
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,  
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?  
Quel lien nous faut-il que notre propre cause;  
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?  
L'amour de la patrie est notre engagement;  
La vertu, mes amis, se fie à la vertu.  
Les prêtres, les poltrons, les fripons, et les faibles,  
Ceux dont on se défie, aux serments ont recours.  
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;  
Ne faites pas la honte à votre juste cause  
De penser qu'un serment soutienne vos grands coeurs.  
Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? Voulez-vous le sonder?  
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne faisons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;  
Il gagnera des voix; on dira que nos bras  
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence:  
Notre âge, jeune encore, et notre emportement,  
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point; ne lui confiez rien:  
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence;  
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devons frapper

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive,  
Il est trop dangereux: vous savez ses mesures;  
Il peut les pousser loin, il peut nous perdre tous;  
Il faut le prévenir: que César et lui meurent.

BRUTUS.

Cette course aux Romains paraîtrait trop sanglante.  
On nous reprocherait la colère et l'envie,  
Si nous coupons la tête, et puis hachons les membres;  
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César:  
Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs.  
Qui voulons-nous punir? C'est l'esprit de César;  
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.  
Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,  
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!  
Hélas! il faut qu'il meure.... O généreux amis!  
Frappons avec audace, et non pas avec rage;  
Faisons de la victime un plat digne des dieux,  
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée:  
Que nos coeurs aujourd'hui soient comme un maître habile  
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,

Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance  
Paraîtra nécessaire, et non pas odieuse.  
Nous serons médecins, et non pas assassins.  
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc-Antoine:  
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous  
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse  
Qu'en son coeur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;  
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus  
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir:  
Il ne le fera pas, car il est trop livré  
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre; il ne faut point qu'il meure;  
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(On entend sonner l'horloge, ce n'est pas que les Romains eussent des horloges  
sonnantes, mais le costume est observé ici comme dans tout le reste.)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore  
Si César osera venir au Capitole.  
Il change, il s'abandonne aux superstitions;  
Il ne méprise plus les revenants, les songes;  
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.  
L'horreur de cette nuit, ces effrayants prodiges,  
Les discours des devins, les rêves des augures,  
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

BRUTUS.

Ne crains rien; si telle est sa résolution,  
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;  
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;  
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,  
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,  
Et que dans des filets on saisit les lions:  
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.  
Je le louerai surtout de haïr les flatteurs:  
Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même.  
Je lui tendrai ce piège, et le gouvernerai.  
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au Capitole.

BRUTUS.

A huit heures, amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas au moins; au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.  
César, vous le savez, l'avait persécuté

Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.  
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris, il m'aime:  
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît; nous vous laissons, Brutus.  
Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;  
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

Paraissez gais, contents, mes braves gentilshommes;  
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;  
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;  
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constants.  
Adieu; je donne à tous le bonjour, et partez.

(Lucius est endormi dans un coin.)

Hé garçon!... Lucius!... Il dort profondément.  
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.  
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels  
Dont notre inquiétude accable nos pensées:  
Nous sommes agités; ton âme est en repos.

### SCÈNE III.

BRUTUS, et PORCIA sa femme.

PORCIA.

Brutus!... Milord!

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?

Que voulez-vous? Songez que rien n'est plus malsain,  
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,  
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si malsain, il doit l'être pour vous.  
Ah! Brutus! ah! pourquoi vous dérober du lit?  
Hier, quand nous soupions, vous quittâtes la table,  
Et vous vous promeniez pensif et soupirant;  
Je vous dis: « Qu'avez-vous? » Mais en croisant les mains,  
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.  
J'insistai, je pressai; mais ce fut vainement:  
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.  
Je redoublai d'instance; et vous, sans dire un mot,  
D'un revers de la main, signe d'impatience,  
Vous fîtes retirer votre femme interdite.  
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,  
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur  
Que souvent les maris font sentir à leurs femmes.  
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,  
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,  
Sans savoir le sujet qui tourmente votre âme.  
Brutus, mon cher Brutus!... Ah! ne me cachez rien.

BRUTUS.

Je me porte assez mal; c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage; et, s'il se portait mal,  
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Ainsi fais-je: ma femme, allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi! vous êtes malade; et, pour vous restaurer,  
A l'air humide et froid vous marchez presque nu,  
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!  
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?  
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;  
Et moi, par ma vertu, par les droits d'une épouse,  
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.  
Je tombe à vos genoux... Si jadis ma beauté  
Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée  
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,  
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,  
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.  
Eh bien! vous soupirez! parlez; quels inconnus  
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?  
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?  
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,  
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.  
Parlez; dans mon contrat est-il donc stipulé  
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari?  
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve?  
Et moi, ne suis-je à vous que comme une compagne,  
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,  
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?  
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine,  
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme,  
Femme tendre, honorable, et plus chère à mon coeur  
Que les gouttes de sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets?  
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,  
Mais fille de Caton; pourriez-vous bien douter  
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,  
Voyant qui m'a fait naître et qui j'ai pour époux?  
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.  
J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;  
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit:  
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurais me taire!

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux! rendez-moi digne d'elle.  
Écoute, écoute; on frappe, on frappe; écarte-toi.  
Bientôt tous mes secrets dans mon coeur enfermés  
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie:  
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCÈNE IV.  
BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS, courant à la porte.

Qui va là? répondez.

(En entrant, et adressant la parole à Brutus.)

Un homme languissant,  
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.

(A Lucius.)

Garçon, retire-toi. Eh bien! Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contretemps!  
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le coeur de Brutus a formé des projets  
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,  
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,  
Que je me porte bien. O toi, l'âme de Rome!  
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,  
Qui, comme un exorciste, as conjuré dans moi  
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,  
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible  
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon coeur.  
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;  
Mais viens, je le ferai: tu parles; il suffit.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE V.  
Le théâtre représente le palais de César.  
La foudre gronde, les éclairs étincellent.

CÉSAR.

La terre avec le ciel est, cette nuit, en guerre;  
Calphurnie a trois fois crié dans cette nuit:  
« Au secours! César meurt: venez; on l'assassine. »  
Holà! quelqu'un.

UN DOMESTIQUE.

Milord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres

De faire un sacrifice, et tu viendras soudain  
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIE.

Où voulez-vous aller? Vous ne sortirez point,  
César; vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai; tout ce qui me menace  
Ne s'est jamais montré que derrière mon dos;  
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIE.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies;  
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison  
Disent que l'on a vu des choses effroyables:  
Une lionne a fait ses petits dans la rue;  
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts sont échappés;  
Des bataillons armés, combattant dans les nues,  
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien;  
Les airs ont retenti des cris des combattants;  
Les chevaux hennissaient; les mourants soupiraient;  
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.  
On n'avait jamais vu de pareils accidents:  
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre? On ne peut éviter  
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.  
César prétend sortir. Sachez que ces augures  
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIE.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes;  
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une;  
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.  
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,  
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.  
Que craignent-ils? La mort est un but nécessaire.  
Mourons quand il faudra.

(Le domestique revient.)

Que disent les augures?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour:  
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,  
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(Il s'en va.)

CÉSAR

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.  
César serait lui-même une bête sans cœur  
S'il était au logis arrêté par la crainte.  
Il sortira, vous dis-je; et le danger sait bien  
Que César est encor plus dangereux que lui.  
Nous sommes deux lions de la même portée;  
Je suis l'aîné: je suis le plus vaillant des deux;  
Je ne sortirais point!

CALPHURNIE.

Hélas! mon cher milord,  
Votre témérité détruit votre prudence.  
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,  
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.  
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;  
Il dira que César est aujourd'hui malade.  
J'embrasse vos genoux; faites-moi cette grâce.

CESAR

Antoine dira donc que je me trouve mal;  
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCÈNE VI.  
DÉCIUS entre.

CÉSAR, à Décius.

Ah! voilà Décius; il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César:  
Je viens pour vous chercher; le sénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.  
A tous les sénateurs faites mes compliments;  
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.

(À part.)

Je ne peux (c'est très faux), je n'ose (encor plus faux).  
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIE.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi! César mentir!  
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes  
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?  
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison;  
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté:  
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat,  
Mais César vous chérit: mais je vous aime, vous;  
Et, pour vous satisfaire, il faut vous avouer  
Qu'au logis aujourd'hui je suis, malgré moi-même,  
Retenu par ma femme: elle a rêvé la nuit  
Qu'elle a vu ma statue, en fontaine changée,  
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.  
De vigoureux Romains accouraient en riant;  
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.  
Elle croit que ce songe est un avis des dieux:  
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable;  
C'est une vision très belle et très heureuse:  
Tous ces ruisseaux de sang sortant de la statue,  
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,  
Figurent que par vous Rome vivifiée  
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.



CÉSAR.

C'est très bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain lorsque j'aurai parlé.  
Sachez que le sénat va vous couronner roi;  
Et, s'il apprend par moi que vous ne venez pas,  
Il est à présumer qu'il changera d'avis.  
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire:  
« Sénat, séparez-vous; vous vous rassemblerez  
Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. »  
Ils diront tous: « César est devenu timide. »  
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;  
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.  
L'amitié, la raison, vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sottises terreurs,  
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.  
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

SCÈNE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA,  
CALPHURNIE, PUBLIUS.

CÉSAR.

Ah! voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Soyez bienvenu, Publius.  
Eh quoi! Brutus aussi, vous venez si matin!  
Bonjour Casca; bonjour, Caius Ligarius.  
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre  
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.  
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.

(Antoine entre, et César continue.)

Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,  
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine..

ANTOINE.

Bonjour, noble César.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer:  
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.  
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,  
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.  
Au sortir du sénat venez à ma maison;  
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS, à part.

Je n'y manquerai pas... Va, j'en serai si près  
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin..

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble,  
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS, à part.

Ce qui paraît semblable est souvent différent.

Mon coeur saigne en secret de ce que je vais faire.

(Ils sortent tous, et César reste avec Calphurnie.)

#### SCÈNE VIII.

Le théâtre représente une rue près du Capitole. Un devin, nommé ARTÉMIDORE arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.

ARTÉMIDORE, lisant.

« César, garde-toi de Brutus, prends garde à Cassius; ne laisse point Casca t'approcher; observe bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien Cimber; Décimus Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius; tous ces gens-là sont animés du même esprit; ils sont aigris contre César. Si tu n'es pas immortel, prends garde à toi. La sécurité enhardit la conspiration. Que les dieux tout-puissants te défendent!

« Ton fidèle ARTÉMIDORE. »

Prenons mon poste ici. Quand César passera,

Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.

Je suis outré de voir que toujours la vertu

Soit exposée aux dents de la cruelle envie.

Si César lit cela, ses jours sont conservés;

Sinon la destinée est du parti des traîtres.

(Il sort, et se met dans un coin. Porcia arrive avec Lucius.)

PORCIA, à Lucius.

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.

Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour

Avant que t'avoir dit ce que tu dois y faire.

Ô constance! ô courage! animez mes esprits,

Séparez par un roc mon coeur d'avec ma langue.

Je ne suis qu'une femme et pense comme un homme.

(A Lucius.)

Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;

Que j'aïlle au Capitole, et puis que je revienne,

Sans me dire pourquoi, ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon... tu me diras... comment Brutus se porte;

Il est sorti malade... attends... observe bien...

Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent....

Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille.

J'entends des voix, des cris, un bruit de combattants,

Que le vent porte ici du haut du Capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.

(Artémidore entre.)

SCÈNE IX.  
PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami; que fais-tu? d'où viens-tu?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais César est-il au Capitole?

ARTÉMIDORE.

Pas encor; je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet, sans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui; puisse ce placet plaire aux yeux de César!  
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame!  
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis-tu? L'on ferait quelque mal à César?

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait; je sais ce que je crains.  
Bonjour, madame, adieu; la rue est fort étroite;  
Les sénateurs, prêteurs, courtisans, demandeurs,  
Font une telle foule, une si grande presse,  
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer;  
Et j'attendrai plus loin César à son passage.

(Il sort.)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre... Hélas! quelle faiblesse  
Dans le coeur d'une femme! Ah, Brutus! ah, Brutus!  
Puisse les immortels hâter ton entreprise!  
Mais cet homme, grands dieux! m'aurait-il écoutée?  
Ah! Brutus à César va faire une requête  
Qui ne lui plaira pas. Ah! je m'évanouis.

(A Lucius.)

Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus...  
Que je suis très joyeuse, et revole me dire....

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

FIN DU DEUXIEME ACTE

ACTE TROISIÈME.  
SCÈNE I.

Le théâtre représente une rue qui mène au Capitole: le Capitole est ouvert.  
CÉSAR marche au son des trompettes, avec BRUTUS, CASSIUS, CIMBER,  
DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS,  
PUBLIUS, ARTÉMIDORE, et un autre devin.

CÉSAR, à l'autre devin.

Eh bien! nous avons donc ces ides si fatales!

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE, d'un autre côté.

Salut au grand César, qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS, du côté opposé.

Trébonius par moi vous en présente un autre;

Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien; il est de conséquence;

Il vous touche de près; lisez, noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde? Elle est donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh! ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS, à Artémidore.

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues!

Va-t'en au Capitole.

POPILIUS, s'approchant de Cassius.

Écoutez, Cassius;

Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS, étonné.

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu; portez-vous bien.

BRUTUS, à Cassius.

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.

Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle; observons.

CASSIUS, à Casca.

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.

Mais si César sait tout, qu'allons-nous devenir?

Cassius à César tournerait-il le dos?

Non, j'aime mieux mourir.

CASCA, à Cassius.

Va, ne prends point d'alarme:

Popilius Léna ne parle point de nous.

Vois comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS, à Brutus.

Ah! que Trébonius agit adroitement!

Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, et que, dès ce moment,  
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA, à Casca.

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CÉSAR s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.

Eh bien! tout est-il prêt? Est-il quelques abus  
Que le sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER, se mettant à genoux devant César.

O très grand, très puissant, très redouté César!  
Je mets très humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber je t'avertis que ces prosternements,  
Ces genuflexions, ces basses flatteries,  
Peuvent sur un coeur faible avoir quelque pouvoir,  
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses  
Dans l'esprit des enfants. Ne t'imagines pas  
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.  
Les prières, les cris, les vaines simagrées,  
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;  
Mais le coeur de César résiste à ces bassesses.  
Par un juste décret ton frère est exilé;  
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;  
Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici!  
Lorsque César fait tort il a toujours raison.

CIMBER, en se retournant vers les conjurés.

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,  
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,  
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS, en baisant la main de César.

Je baise cette main, mais non par flatterie;  
Je demande de toi que Publius Cimber  
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi! Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César; César, pardon!

Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds  
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais:  
Qui ne saurait prier résiste à des prières.  
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,  
Qui dans le firmament n'a point de compagnon  
Constant de sa nature, immobile comme elle.  
Les vastes cieus sont pleins d'étoiles innombrables:  
Ces astres sont de feu, tous sont étincelants,  
Un seul ne change point, un seul garde sa place.  
Telle est la terre entière: on y voit des mortels,  
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.  
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme  
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,  
Qui sache résister; et cet homme, c'est moi.  
Je veux vous faire voir que je suis inflexible:

Tel je parus à tous quand je bannis Cimber,  
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.  
O César!

CÉSAR.  
Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DÉCIUS, à genoux.  
Grand César!

CÉSAR, repoussant Décius.  
Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA, levant la robe de César.  
Poignards, parlez pour nous.  
(Il le frappe; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux, il marche en chancelant, tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui, en détournant le corps, le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant:)  
Et toi, Brutus, aussi?

CINNA.  
Liberté, liberté!

CIMBER.  
La tyrannie est morte.  
Courons tous, et crions: Liberté! dans les rues.

CASSIUS.  
Allez à la tribune, et criez: Liberté!

BRUTUS, aux sénateurs et au peuple, qui arrivent.  
Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.  
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.  
Brutus, à la tribune.

CIMBER.  
Et vous aussi, volez.

BRUTUS.  
Où donc est Publius?

CINNA.  
Il est tout confondu.

CIMBER.  
Soyons fermes, unis; les amis de César  
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.  
Non, ne m'en parlez pas  
Ah! c'est vous, Publius; allons, prenez courage,  
Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,  
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.  
Publius, laissez-nous; la foule qui s'empresse  
Pourrait vous faire mal; vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.  
Allez; qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace  
De soutenir ce meurtre, et de parler pour nous;  
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome

SCÈNE II.  
LES CONJURÉS, TRÉBONIUS.

CASSIUS.  
Que fait Antoine?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;  
Il fuit dans sa maison: pères, mères, enfants,  
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,  
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.  
On connaît qu'on mourra; l'heure en est inconnue  
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien! lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,  
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue: ainsi donc la mort est un bienfait;  
Ainsi César en nous a trouvé des amis;  
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez; baissons-nous sur le corps de César;  
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude;  
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place:  
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,  
Crions à haute voix: « Paix! liberté! franchise! »

CASSIUS.

Baissons-nous, lavons-nous dans le sang de César.  
(Ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)  
Cette superbe scène un jour sera jouée  
Dans de nouveaux États en accents inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres,  
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,  
Ce César si fameux, plus vil que la poussière!

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on jouera cette pièce terrible,  
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

#### FIN DU TROISIEME ACTE OBSERVATIONS SUR LE JULES CÉSAR DE SHAKESPEARE.

Voilà tout ce qui regarde la conspiration contre César. On peut la comparer à celle de Cinna et d'Émilie contre Auguste, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna et la délibération du second acte: on trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de César. On apporte son corps dans la place publique; Brutus harangue le peuple; Antoine le harangue à son tour; il soulève le peuple contre les conjurés: et le comique est encore joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite Antoine, Octave et Lépide délibérer sur leur triumvirat et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. Brutus et Cassius se querellent: Brutus reproche à Cassius qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'il a des démangeaisons dans les mains. On passe de Sardis en Thessalie; la bataille de Philippes se donne; Cassius et Brutus se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie et par ses succès dans les arts et dans les sciences puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir, d'un côté, César s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitaine de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des Sénateurs mêmes, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de Lope de Vega et de Calderon, en Espagne, sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'Héraclius de Calderon, qu'on pourra comparer à l'Héraclius de Corneille: on y verra le même génie que dans Shakespeare, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables; des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de Gilles et du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations. Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y en ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement, les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux; secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le César de Shakespeare, et j'avoue que, dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, et son attachement à César, vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait. Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare. Ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et César, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à César. Le ridicule est outré, mais il n'est point languissant; des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamants répandus sur de la fange. J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnements de politique encore plus froids. Enfin une quatrième raison, qui, jointe aux trois autres, est d'un poids considérable, c'est que les hommes, en général, aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux: le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au xv<sup>e</sup> siècle, et les Français au xvii<sup>e</sup>, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des Médicis ou de celle de Louis XIV. Malheureusement Lope de Vega et Shakespeare eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui, en général, étaient alors extrêmement ignorants. Plusieurs auteurs dramatiques, en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lope et Shakespeare; mais, n'ayant pas leurs talents, ils n'imitèrent que leurs fautes; et par là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être, de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite; on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore: il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespeare, et plein de génie comme lui; mais le génie de Corneille était à celui de Shakespeare ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.